|  |  |
| --- | --- |
|  | Note de lecture |

|  |  |
| --- | --- |
| Références de l’ouvrage | ***Pour un soulèvement écologique****,* ***Dépasser notre impuissance collective,***Camille Etienne (Seuil, 2023) |
| Auteur de la note de lecture | Michel Cordier |
| Date de la première diffusion | 28-08-23 |
| Version (date) | 28-08-23 |

« *Je suis persuadé qu’un sursaut demeure possible. Il m’est difficile de croire que l’humanité se résignera docilement à l’anéantissement de tout ce qu’elle a construit*. »

Amin Maalouf, dans *Le Naufrage des civilisations* (Grasset, 2019)

Dans cet essai, Camille Étienne, jeune militante pour le climat, identifie les mythes qui nous entravent : éco-anxiété, fracture générationnelle, déclic, fausses peurs. Les paniques morales n’ont qu’un dessein : nous distraire de la peur qui devrait nous habiter et pourrait nous pousser à désobéir, ralentir ou cesser de coopérer. « Notre impuissance est une construction qui ne nous appartient pas », et qui sert ceux qui exercent et jouissent pleinement de leur pouvoir.

<https://vl-media.fr/5-choses-a-savoir-sur-la-militante-ecolo-camille-etienne/>

<https://www.levif.be/lesoptimistesduclimat/camille-etienne-lactiviste-qui-entend-utiliser-la-peur-pour-sauver-la-planete/>

<https://www.leaders.com.tn/article/34862-samir-allal-depasser-notre-impuissance-collective-pour-lutter-contre-le-changement-climatique>

**Sommaire**

« CTRL+CLICK » sur les titres du sommaire vous conduisent aux § correspondant.

[L’impuissance n’est qu’une obéissance](#_Toc144115029)

[La peur bonne conseillère](#_Toc144115030)

[La biodiversité et ses services écosystémiques, base de notre vie quotidienne](#_Toc144115031)

[Demain ne sera pas dans le prolongement d'aujourd'hui.](#_Toc144115032)

[Un réchauffement planétaire de 1,5°C… bien avant 2100](#_Toc144115033)

[Et la démographie ? Là où le bât blesse, c'est dans notre manière d'habiter le monde](#_Toc144115034)

[Des promesses technologiques… pour nier l’urgence des changements](#_Toc144115035)

[Une nécessaire radicalité](#_Toc144115036)

[Les éoliennes, destructrices des paysages ?](#_Toc144115037)

[Un soulèvement qui sera inclusif ou ne sera pas](#_Toc144115038)

[Il faut sortir de l'idée que l'on va agir parce que l'on sait.](#_Toc144115039)

[Ne pas attendre de nos dirigeants qu'ils nous sauvent](#_Toc144115040)

[De la sensibilisation à la désobéissance civile](#_Toc144115041)

[Cesser de sur-obéir](#_Toc144115042)

[Produire et innover… Avec quelle finalité ?](#_Toc144115043)

[Un soulèvement vital](#_Toc144115044)

[Faire advenir un système démocratique qui s'encastre dans les limites biochimiques de la Terre](#_Toc144115045)

[L'écologie comme projet politique de liberté](#_Toc144115046)

[Portrait d'une jeunesse en feu](#_Toc144115047)

# L’impuissance n’est qu’une obéissance

« Le monde peut avoir un après, à nous de réaliser sa potentialité. La peur nous permet de voir cela. Parce qu'elle est la double face de la lucidité, la peur nous fait réaliser notre potentielle puissance, et l'indécence des décideurs qui décident précisément de cette impuissance. La peur ne crée pas de l'inaction, elle est au contraire à l'origine du soulèvement. »

# La peur bonne conseillère [[1]](#footnote-1)

« J’ai peur, nous sommes nombreux à avoir peur et c’est là un sentiment très sain face à l’imprévoyance des pyromanes qui nous gouvernent. »

« La peur, c'est le contraire de l'apathie, c'est une étape vers l'acceptation et donc vers l'action. Qui, seule, peut nous sauver collectivement. La peur est, paradoxalement, un chemin vers le raisonnable, vers le savoir et la science. »

« Avoir peur n’est pas le contraire du courage, mais de la témérité et de l’inconscience. (…) Il faut faire de la peur un instrument de lucidité et d’adaptation au présent. »

# La biodiversité et ses services écosystémiques, base de notre vie quotidienne

« Le président de l'IPBES, le regroupement des experts mondiaux sur la biodiversité, disait : ‘’La biodiversité et ses services écosystémiques paraissent pour beaucoup de personnes des questions d'experts, loin de notre vie quotidienne. Rien ne pourrait être plus loin de la vérité. Ils sont à la base de notre nourriture, de l'eau et de l'énergie que nous consommons. Ils sont au cœur non seulement de notre survie, mais de nos cultures, de nos identités et de notre joie de vivre’’.»

« La forêt amazonienne le « poumon de la planète ? « Ce n'est plus tout à fait vrai. Ce sont les océans, les véritables puits de carbone. Mais cela n'a jamais été aussi faux, car ces dernières années les forêts tropicales du bassin amazonien émettent davantage d'atomes de carbone qu'elles n'en captent. Cela est dû à la conjonction de quatre problèmes : lorsque les arbres vivent un stress hydrique (ils manquent d'eau) et ont trop chaud, leur respiration est moins ample et capte moins de carbone ; ensuite, nombreux sont ceux qui meurent à la suite des transformations du climat ; des incendies gigantesques renvoient en outre dans l'atmosphère le carbone patiemment stocké durant des siècles et, enfin, la déforestation pour faire pousser des bœufs-à-McDo aggrave encore le problème. »

# Demain ne sera pas dans le prolongement d'aujourd'hui.

« Il y a une étape fondamentale à comprendre : les savoirs bioclimatiques de ces dernières décennies sont organisés autour d'une logique qui leur donne tout leur sens : la rupture. Demain ne sera pas dans le prolongement d'aujourd'hui. »

# Un réchauffement planétaire de 1,5°C… bien avant 2100

« Au niveau mondial, l'augmentation des températures est d'environ 1 °C à la surface de la Terre depuis la période préindustrielle (1850-1900). Actuellement, le réchauffement est de l'ordre de 0,2 °C de plus tous les dix ans. À ce rythme, on atteindra un réchauffement planétaire de 1,5°C, prévu par l'accord de Paris comme l'objectif à atteindre [c-à-d à ne pas dépasser] pour la fin du siècle, entre 2030 et 2050. »

# Et la démographie ? Là où le bât blesse, c'est dans notre manière d'habiter le monde

« Sans vouloir pousser quiconque à faire des enfants (qu'on laisse donc le corps des femmes tranquille), (…) [la] culpabilité pré-parentale de certains militants [à faire des enfants] témoigne d'une approche du problème écologique qui est peut-être dangereuse. Une approche comptable. Elle traite du nombre d'enfants par femme, de la démographie, comme du problème majeur de la catastrophe écologique. Ce qui est faux. Il s'agit d'habitudes de consommation et de production à changer, d'un rapport au monde, et non de notre être au monde.

Ce discours « no kids » est donc souvent utilisé par les fervents défenseurs de la théorie de la surpopulation. Si le système Terre sature, c'est que nous serions trop nombreux. Il existe pourtant assez de ressources agricoles par exemple pour nourrir l'humanité en agroécologie.

Là où le bât blesse, c'est dans notre manière d'habiter le monde, et plus précisément dans la répartition de ses ressources. Si tout le monde vivait comme un Français, il faudrait 2,7 planètes Terre.

Ce discours nataliste est parfois empreint de colonialisme : on pointe du doigt les pays où le nombre d'enfants par femme est le plus élevé (Inde, Togo, etc.) sans préciser que ce sont aussi les pays à la plus faible responsabilité historique en termes d'émissions. Sans préciser non plus que ce sont ceux qui exercent encore aujourd'hui la plus faible pression sur les écosystèmes. Voire que c'est dans ces populations que l'on trouve des peuples autochtones qui préservent la biodiversité mondiale mieux que quiconque ne l'a jamais fait (80 % de la biodiversité mondiale se trouve sur des terres dont des peuples autochtones assurent la gestion). »

# Des promesses technologiques… pour nier l’urgence des changements

« Après avoir financé des scientifiques climatosceptiques pour semer le doute sur la vérité du changement climatique, les entreprises fossiles financent aujourd'hui en majorité des projets techno-solutionnistes comme la capture du carbone ou la géo-ingénierie, une solution effrayante à notre inaction. Ces promesses technologiques ne sont que des légendes destinées à leur permettre de continuer leurs activités en toute impunité. »

# Une nécessaire radicalité

« (…) L'impossible mission du soulèvement écologique (…) : agir dans l'urgence pour sauver ce qui peut l'être, tout en fondant en pensée l'ensemble du mouvement. (…)

Cela signifie ne jamais sacrifier la direction du bateau sur l’autel du tumulte des vagues. Ne pas freiner dès que les stabilisateurs automatiques de l'ordre établi se mettent en branle, mais penser toujours l'action comme la construction d'un après qui est déjà là, et non comme l'unique destruction des structures nocives au monde. Écrouler l'empire fossile de TotalEnergies tout en travaillant plus fort encore pour le déploiement de la sobriété. Réfléchir intensément à comment s'adapter à un monde à+ 4 °C, tout en faisant tout notre possible pour que cela n'arrive pas.

Pour cela, une radicalité est nécessaire, au-delà des écogestes et du pseudo-verdissement. Car c'est poursuivre qui est insensé. Poursuivre l'exploitation fossile, l'extractivisme de ressources presque déjà épuisées, vider ce qui est presque vide, comme l'océan, ou brûler ce qui disparaît déjà sous les flammes, comme nos dernières forêts primaires. »

# Les éoliennes, destructrices des paysages ?

« Les débats ubuesques en plateau télé ou en consultation publique pour savoir si oui ou non une éolienne « détruit » un paysage ne sont rien d'autre que des leurres. Comme si un puits de forage, [une centrale nucléaire] ou une mine faisaient pousser de jolis bosquets couleur vert velours. »

# Un soulèvement qui sera inclusif ou ne sera pas

« Aucune révolution n'est jamais venue (…) que du bas. Il y a urgence à se réapproprier la question de la fracture sociale au sein du combat écologique. En fonction de notre origine sociale, il s'agit (…) de permettre le soulèvement, d'y prendre part activement ou de cesser de l'empêcher d'advenir. »

« Le soulèvement écologique a ceci de particulier qu'il concerne tout le monde - parce que c'est un soulèvement politique, qui a trait aux affaires de la cité, mais plus encore parce que nous sommes toutes et tous menacés dans nos chairs par la catastrophe. Bien qu'inégalement. »

« Parmi les 50 000 Français qui meurent chaque année de la pollution de l'air, on retrouve une majorité de pauvres qui vivent près des échangeurs autoroutiers. Les victimes des produits phytosanitaires sont les agriculteurs qui gagnent, pour un tiers d'entre eux, moins de 3*50* euros par mois. Ce sont les habitants des quartiers défavorisés qui ont le moins accès à une nourriture de qualité et se retrouvent par nécessité à consommer davantage de produits ultra-transformés qui sont ceux le plus chargés en perturbateurs endocriniens et autres substances néfastes. »

« C'est une aventure à ce point collective qu'elle ne peut souffrir la discrimination de franges entières de la société. Le soulèvement écologique se recoupe fondamentalement avec les luttes féministes ou les combats de minorités, parce qu'il est l'affaire de toutes et tous et qu'il se perd dès qu'il laisse de côté.

Ce recoupement tient aussi ans la dénonciation de liens de domination communs. C'est le postulat de l'écoféminisme : ce sont les mêmes structures de domination qui expliquent l'oppression des femmes et la destruction du vivant. Je ne peux que le constater : les activistes pour la justice sociale et écologique sont avant tout des femmes. »

# Il faut sortir de l'idée que l'on va agir parce que l'on sait.

« Une phrase a longtemps porté mon militantisme : « Savoir, c'est pouvoir.» J'ai d'abord choisi pour combat la sensibilisation rationnelle et émotionnelle à la catastrophe écologique car j'avais pour intime conviction que nous courions aveuglément dans le mur. Et qu'une fois les yeux ouverts, nous pourrions tirer les mains jointes sur le frein à main, détourner le volant, virer le conducteur ivre. Alors il fallait prêcher, vulgariser, inlassablement informer.

On ne protège que ce que l'on aime, et on n'aime que ce que l'on connaît. Alors nous autres, privilégiés de la connaissance, d'une manière ou d'une autre nous devions trans mettre. Avec mon éducation sensible en pleine nature, l'accès aux grandes écoles, des sciences politiques à la philosophie en passant par une année d'étude d'agroforesterie en Finlande, et compte tenu maintenant du temps précieux que les scientifiques m'accordaient, je n'avais d'autre choix que de transmettre. Je voyais là, à côté de tant d'autres, une mission fondamentale parce que je comprenais l'apathie comme une ignorance. Et pourtant nous avons vu comment elle est orchestrée, entretenue par celles et ceux à qui l'ordre établi profite.

S'il est évident de chercher à connaître le monde, il faut aussi rendre visible ce qui le fait se déliter. Connaître ce qui empêche un monde meilleur d'advenir. Il est urgent de comprendre les structures invisibles ou criantes, les dynamiques latentes de la société. C'est-à-dire : réhabiliter les sciences sociales. On ne peut pas laisser les ingénieurs débattre entre eux seulement de comment réduire nos émissions de gaz à effet de serre. »

# Ne pas attendre de nos dirigeants qu'ils nous sauvent

« Il faut sortir de l'idée que l'on va agir parce que l'on sait. Il est tentant de voir l'inaction comme une ignorance. Et alors, résumé du GIEC sous le bras, on toquerait inlassablement à la porte des « décideurs » pour que leurs « décisions » soient plus éclairées. Si c'est là sûrement un geste à tenter, il n'est en rien suffisant. Outre l'indécence d'aller bénévolement passer du temps à former ceux que l'on a élus et que l'on paie précisément parce qu'ils sont censés être mieux à même de s'occuper pour nous de ces affaires-là, c'est, je crois, (…) [s’atteler] à un vain pèlerinage.

J'assume le fait de remettre en cause ce qui serait une bonne volonté de nos têtes les mieux faites.

Il y a les sachants, ceux qui gouvernent leur entreprise ou notre pays en grande partie grâce à leur compétence, qui sont particulièrement vifs d'esprit et qui ont très bien compris les conséquences, a minima, du dérèglement climatique. Ceux-là s'appuient encore sur des dogmes dépassés pour justifier une domination qui leur profite excessivement. Ces dogmes de création de richesse précisément par les inégalités sont tellement constitutifs de la valeur que ces dirigeants se portent à eux-mêmes que l'on parvient à un point identifié par Frédéric Gros où leur hypocrisie ‘’n'est pas détachable de la sincérité’’.

Ils pensent sincèrement être dans le vrai. Partout ils opposent à notre projet écologique leurs « rationalité », à nos utopies leurs « principes de réalité », à nos grandes idées leurs « écologie des solutions ». Leurs petits pas rationnels sont ce qui va nous sauver. Je vais être directe : je n’en peux plus. Aussi sincères soient-ils, ces dirigeants sont impardonnables. En refusant d'ouvrir les yeux sur leurs limites, ils sont précisément ceux qui perpétuent les systèmes de domination, ils forment les engrenages clés des mécaniques de destruction. Ils sont par exemple Total qui nous jette à la figure que ses 16 milliards de bénéfices sont nécessaires pour financer la transition énergétique. Je les comprends, je comprends leur obstination fatale à ne pas admettre qu'ils ont fait tant de mal pour sauver leur dignité. Ce n'est pas pour autant qu'ils ne sont pas une honte.

Il y a de l'autre côté ceux qui ne savent pas. Nous aimons à penser que notre obéissance est fondée sur la compétence : j'exécute un ordre car j'estime que mon supérieur hiérarchique dispose d'une vision stratégique fondant en raison cet ordre, qualité dont je ne dispose pas et qui justifie que je cantonne mon action à un rôle d'exécution. Pourtant, beaucoup n'ont toujours pas saisi les enjeux, alors même que l'information leur est donnée. Ceux-là sont doublement impardonnables, de ne pas faire, et de ne pas faire l'effort de savoir alors qu'ils sont responsables. »

# De la sensibilisation à la désobéissance civile

« Alors qu'elle se destinait d'abord à une carrière militaire, la chercheuse Erica Chenoweth (université Harvard) a rejoint Maria J. Stephan, experte en désobéissance civile et directrice du programme d'action non violente à l'Institut des États-Unis pour la paix afin de travailler sur la désobéissance civile non violente dans l'histoire. Les deux femmes ont compilé et étudié les campagnes de résistance civile non violente entre 1900 et 2006 dans leur *livre Why Civil Resistance Works*. Elles montrent qu'il suffit que 3,5 % d'une population se soulève pour renverser un ordre établi. 3,5 %, c'est à la fois vertigineux, c'est plusieurs millions de personnes à embarquer dans cette entreprise du soulèvement. Et c'est à la fois peu, suffisamment peu pour faire le deuil d'un soulèvement qui n'adviendrait qu'une fois seulement qu'on aurait rassemblé tout le monde.

C'est suffisamment peu pour ne pas condamner les actions qui bousculent, qui sortent du rang, qui viennent ouvrir la fenêtre d'Overton de ce qui est acceptable pour la déplacer vers une radicalité écologique nécessaire. Être radical, c'est aller à la racine du problème. Être radical, c'est ne pas courir après l'endormissement des symptômes mais bien tenter de se défaire de la maladie, totalement.

Il nous faut rassembler ces 3,5 %. »

# Cesser de sur-obéir

« Au cœur du XVIe siècle, « Étienne de La Boétie renverse l'idée, pourtant soutenue collectivement depuis des siècles, que l'infamie des tyrans est la cause des maux de ce monde. La Boétie, alors tout jeune penseur de 15 ans, porte un coup terrible : « Mais c'est votre lâcheté qui fait qu'un puisse gouverner à mille ! » Voilà une pensée à asséner à nouveau : le pouvoir des plus puissants de ce monde est celui que nous leur donnons. Ils le prennent et nous les laissons le prendre. »

Tout nous pousse à suivre le mode de vie et les carrières professionnelles que nous vendent les promoteurs d’une croissance illimitée. « *Il faut désobéir à notre envie de réussir dans les termes qu’ils dictent.* »

# Produire et innover… Avec quelle finalité ?

« Nous réalisons des prouesses techniques et technologiques non pas pour leur nécessité, mais simplement car elles sont possibles. Il s'agit toujours de repousser les limites de la création. La question de la finalité est élucidée, si une chose est réalisable alors elle vient au monde. » Sans limite éthique ou autre. Et lorsqu’elle génère quelques soucis, il est souvent difficile d’y mettre fin « pour des raisons économiques ».

« Mieux, ce peut être moins », nous dit [André Gorz]. Le ralentissement n'implique pas tant de sacrifier une part de notre consommation que de sabrer celle qui est superflue, celle dont le besoin, créé par des sociétés pour leur propre profit, est illusoire. Il s'agit de céder de coopérer avec l'inutile. Et c'est profondément libérateur. Ce n'est pas un projet individuel ; il ne s'agit pas de devenir cet ascète qui saurait se passer des tentations de la société de consommation et se contenterait de l'eau tiède. C'est un projet collectif de redéfinition de ce que Gorz appelle le suffisant, la quantité de consommation dont nous avons besoin avant d'entrer dans le superflu, et définir la masse de travail nécessaire en ce sens pour les satisfaire. Pas plus, pas moins. Peut-être n'avons-nous pas besoin d'allouer des forces de travail et des ressources naturelles à la fabrication de baskets qui clignotent.

L'économiste Kate Raworth le redéfinit dans la Théorie du Donut : il s'agit de produire en quantités suffisantes pour que la société ait accès à des besoins définis collectivement (la santé, l'éducation, etc.) mais pas trop de manière à ne pas dépasser les limites planétaires qui mettent en danger la possibilité même de subvenir à ces besoins fondamentaux. Évidemment, pour que ce premier palier de besoins soit satisfait, il faut travailler à la redistribution juste des richesses collectivement produites. » (…)

« André Gorz écrivait déjà en 1977 dans *Écologie et liberté* : ‘’L'utopie ne consiste pas, aujourd'hui, à préconiser le bien-être par la décroissance et la subversion de l'actuel mode de vie ; l’utopie consiste à croire que la croissance de la production sociale peut encore apporter le mieux-être, et qu’elle est matériellement possible.’’

Les défenseurs du vieux monde ont beau brandir toutes leurs cartes sur les plateaux télé, placer partout leurs « experts » et jouer sur la peur du manque en invoquant un âge de pierre complètement hors sujet, ils sont en train de perdre la bataille. En décembre 2019, un sondage commandé par le MEDEF a établi que 67 % des Français seraient favorables à la décroissance, entendue comme « la réduction de production de biens et de services pour préserver l'environnement et le bien de l'humanité ».

La décroissance économique est un refus, aussi. C'est le refus de croire encore à la fiction d'une croissance infinie du capital dans un monde où les ressources sur lesquelles il repose arrivent à bout : que ce soit le pétrole, les métaux rares, les sols... Et les corps eux aussi, limités en ce qu'on ne peut les faire travailler jusqu'à leur mort et les remplacer par d'autres. C'est le refus subversif de croire qu'il n'y a qu'une seule manière de partager la richesse et de mesurer le bien­ être d'une population. Ce sera là, un véritable progrès. »

# Un soulèvement vital

« Le soulèvement écologique, c'est se défaire de notre addiction et de notre dépendance à des ressources dont la raréfaction entraîne des conflits. C'est appeler, en plus de la territorialité de la lutte, à une coopération bien plus étroite entre les nations plutôt qu'à leur mise en compétition. C'est un moyen d'éviter les 250 millions de réfugiés climatiques en 2050, selon les chiffres de l'ONU. (…)

L'ordre établi, sous la menace, se défend. En cela, le soulèvement est vital. **Aucune révolution n'a demandé la permission. »**

# Faire advenir un système démocratique qui s'encastre dans les limites biochimiques de la Terre

« Souvent, j'entends, des « donnez-nous envie ». Parce que l'écologie ne parviendrait pas suffisamment à séduire, à être désirable. On ne fait pas assez rêver en somme avec nos histoires de fin du monde et de ralentissement. Dans quel récit de société sommes-nous embourbés pour que la seule issue qui permette la vie ne soit pas désirable ? C'est pourtant une terre inhabitable qui nous attend. Et il faudrait que nous rendions désirable le fait d'y échapper ? Cela témoigne de la folie dans laquelle nous sommes maintenus. Il faudrait, en somme, rendre désirable le fait de vivre. Et on attend de la lutte qu'elle soit romantique, héroïque.

Regarder en face la question écologique c'est poser la question de la finalité collective. Vers où voulons-nous aller en tant que société ? Pourquoi ? Il ne s'agit pas de se battre pour qu'advienne un monde où les armes à feu sont recyclables. C'est pourquoi **je préfère parler de soulèvement plutôt que de transition**. Un bulldozer qui détruit une terre cultivable n’est pas souhaitable en soi, même s'il fonctionne à l'énergie verte.

Aurélien Barreau rappelle de ne pas confondre le stable du durable, les régimes politique le plus durable ont souvent été les plus brutaux. L'urgence n'est pas tant celle de passer nos existences aux cribles du bilan carbone que de révolutionner notre manière d'être au monde. Devenir ces « êtres nouveaux » de Bruno Latour. Voilà ce qu'il nous reste à faire : penser et faire advenir un système démocratique qui s'encastre dans les limites biochimiques. Et qui nous rend heureux ; parce que c'est un phare politique qui me semble puissant et noble de garder. Il y a du travail. Pas celui qui broie les corps et aliène, mais un travail libérateur parce qu'il est le prix de notre liberté collective. »

# L'écologie comme projet politique de liberté

« Dans le débat public, l'écologie apparaît liberticide. On nous oppose partout que la part de liberté à sacrifier va être d'autant plus grande que la menace posée par l'urgence écologique à notre sécurité est globale. L'écologie serait une sorte de camisole de force qui planterait dans nos chairs ses pieux moralisateurs à chaque fois que nous cédons à la tentation de satisfaire un désir. Partout, l'écologie est « punitive » : il faut un « régime de sanctions ».

Décidément, nous n'avons pas encore gagné la bataille des récits. Car c'est tout l'inverse : le soulèvement écologique est la seule voie vers une plus grande liberté. C'est même la condition de notre liberté collective.

La liberté est par essence relationnelle – elle prend corps quand il y a un autre avec qui je peux faire l'expérience de ma liberté. Ma liberté d'expression, par exemple, prend tout son sens quand j'ai un autre à qui m'adresser. Cette liberté qui se pense via l'autre est une rupture avec l'individualisation du modèle libéral.

Sans soulèvement écologique, les humains et non-humains sont condamnés à subir des effets, potentiellement mortifères, du dérèglement climatique. Et c'est en cela une atteinte aux libertés les plus inaliénables. Par le choix de l'impuissance, nous condamnons des libertés aussi fondamentales que respirer un air pur, manger, se déplacer, être en sécurité, le droit des générations futures à disposer d'elles-mêmes. Le coût de l'action est bien moindre que le coût de l'inaction. »

# Portrait d'une jeunesse en feu

« Notre maison brûle, et nous soufflons sur les braises. Certains regardent ailleurs, certes, mais parce qu'ils ont plein de maisons, eux, et qu'ils n'en aiment aucune. Ils en achèteront d'autres, et puis quand il n'y en aura plus, ils iront construire des maisons sur Mars. Des maisons rouges, tiens.

Nous ne sommes pas tous égaux face à l'incendie. Ceux qui l'ont provoqué ont le temps de s'enfuir. De payer des gens pour faire croire que ce n'est pas leur faute, et que ce n'est pas si grave une maison qui brûle, on s'en remettra**[[2]](#footnote-2)**. Depuis leurs tours de verre ils peuvent continuer de l'alimenter en regardant, cyniques, notre monde devenir cendre. Un tableau vivant d'une jeunesse en feu. »

1. Note personnelle : Face à la peur générée par la rencontre d’un prédateur, trois réactions sont possibles : fuir, resté tétanisé (faire le mort) ou se défendre. Transposé dans le contexte de l’urgence environnementale, cela pourrait se traduire par : fuir la société, ne rien faire (on se sent impuissant et on espère que tout va se régler spontanément) ou agir pour tenter de changer la marche du monde. [↑](#footnote-ref-1)
2. Août 2023 – Petit dialogue personnel via Linkedin avec un conseiller fiscal qui sait de quoi il parle : “Since the 90's, I work within the scope of accounting, legal and tax structuring for international corporate clients, Private Equity houses and High Net Worth Individuals in Luxembourg” :

   *– 10% des plus riches paient 60% des impôts en Belgique sans bénéficier des aides publiques ni sans recourir à tous les services publics. Continuez à les taxer plus et les 90% des plus pauvres belges devront bientôt contribuer au 60% de taxes qui se seront évaporées. Simple mathématique.*

   – Sans recourir aux services publics ? Quid des hôpitaux, des prestations médicales largement remboursées, de l’enseignement (dont on a bénéficié, tout comme éventuellement le personnel qu’on a engagé), des infrastructures routières, des services de secours, de la police, etc.   
   Sauf à avoir fait un héritage conséquent, pour réussir dans la vie, on a besoin des autres, entre autres des services et des investissements publiques, non ? On ne réalise rien tout seul.

   *– Les vrais riches mettent leur enfant dans des écoles privées à l’étranger, quand ils ont besoin d’un chirurgien compétent, ils n’hésitent pas à se faire opérer aux US, etc.*

   – Lu sur le site de TF1 : « il est vrai que < en France > les 10% des plus aisés représentent 70% de l'impôt sur le revenu. Cela dit, cet impôt ne compte "que" pour un quart des recettes fiscales de l'État, loin derrière la TVA. Et les 10% des plus aisés concentrent à eux seuls la moitié des richesses du pays. [↑](#footnote-ref-2)